



HAL
open science

Le poids de l'histoire des sciences et l'hégémonie occidentale en préhistoire : un rapport d'étape

Valery Zeitoun, Hubert Forestier

► To cite this version:

Valery Zeitoun, Hubert Forestier. Le poids de l'histoire des sciences et l'hégémonie occidentale en préhistoire : un rapport d'étape. Collectif. Hiatus, lacunes et absences : identifier et interpréter les vides archéologiques, Le poids de l'histoire des sciences et l'hégémonie européenne en préhistoire (H. Forestier et V. Zeitoun dir.), Société préhistorique française, 2023, 29e Congrès préhistorique de France. hal-04012570

HAL Id: hal-04012570

<https://hal.science/hal-04012570v1>

Submitted on 2 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

Le poids de l'histoire des sciences et l'hégémonie occidentale en préhistoire : un rapport d'étape

The Weight of the History of Science and Western Hegemony in Prehistory: A Progress Report

Valéry ZEITOUN et Hubert FORESTIER

Résumé : L'Asie du Sud-Est – une des premières aires géographiques pour lesquelles ont été relatées des découvertes préhistoriques, en l'occurrence dès les années 1870 par É. Cartailhac est un emblème parmi de nombreux autres des hiatus, des lacunes et des absences de la recherche préhistorique. Le manque de données, la négation de certains faits ou l'ignorance de régions entières interpellent nos modalités de compréhension de la préhistoire et de l'évolution des sociétés anciennes et, à tout le moins, nous invitent à changer de paradigme. Après plusieurs autres avant nous, prenons conscience de l'existant (des existants) dans le grand puzzle mondial de la préhistoire et tentons de remédier à nos lacunes. Pour autant, il faut avoir conscience du poids de l'histoire sur ces préhistoires et de ses influences. En effet, il existe encore des pans entiers de connaissance, tels que ceux de la préhistoire « ex-soviétique » ou des données innombrables en Chine ou en Inde, qui ne sont pas encore connus ou partagés. Tout un univers existe également dans le monde malais presque exclusivement publié en circuit fermé en bahasa. L'archéologie amazonienne, mais également celle de l'Afrique équatoriale, remet désormais en cause notre ancienne vision d'une forêt primaire, hostile et impénétrable puisque les humains l'ont aménagée et exploitée il y a déjà plusieurs millénaires. La préhistoire américaine aspire à se libérer du poids du Nord et revendique une plus grande antériorité d'occupation que celle autorisée. La question de l'humain moderne a longtemps été éclipsée par d'autres recherches en Afrique, mais en même temps que les cultures matérielles y sont mieux définies, que la chronologie progresse et que de nouveaux outils scientifiques sont mobilisés l'avènement de la « modernité » 30 000 ans avant l'Europe devient un fait accepté. Ainsi, l'histoire de la préhistoire est scandée par de nouveaux centres d'intérêt alimentés par des innovations et par l'intégration de données issues de terrains « exotiques ». Nouvelles données et ouverture sont le moyen d'écrire une Préhistoire du monde qui mobilise toutes les préhistoires des mondes.

Les poids et les lacunes résultent-ils d'un atavisme ? Sont-ils le signe d'une imprégnation occidentale de longue durée ? L'avènement progressif de la préhistoire en Europe en même temps qu'apparaît, se développe et s'exporte la révolution industrielle pose la question d'une préhistoire consubstantielle au colonialisme. Différentes écoles de pensée, différentes pratiques, dont certaines nationalistes, colonialistes et/ou impérialistes, ont marqué la préhistoire. On peut cependant tout autant s'interroger sur la pertinence d'avoir ou non des pratiques harmonisées de la préhistoire sur l'ensemble du globe, fussent-elles européennes, dans la mesure où elles permettraient un décryptage cohérent et universel. La grille de lecture ne doit pas être une prison. De même se pose encore la question de comment gérer la validité ou non du comparatisme ethnographique intrinsèquement lié à l'écriture primale de la préhistoire. Ce qui importe, c'est d'identifier les filtres et de corriger les travers dus à nos pratiques, mais surtout de combler nos ignorances réciproques.

Mots-clés : eurocentrisme, histoire des sciences, archéologie, préhistoire, paléontologie, paléoanthropologie.

Abstract : One of the first geographical areas to have reported prehistoric discoveries, as early as the 1870s with É. Cartailhac, South-east Asia is an emblem among many others of the hiatuses, gaps and absences of prehistoric research. The lack of sufficient data, the denial of certain facts or the ignorance of entire regions challenge our ways of understanding prehistory and the evolution of ancient

societies and, at the very least, invite us to change our paradigm. After many others before us, let us become aware of what exists (of what exists) in the great world puzzle of Prehistory and let us try to remedy our shortcomings. However, we must be aware of the weight of history on these prehistories and its influences. Indeed, there are still entire areas of knowledge such as those of “ex-Soviet” prehistory or countless data from China or India that are not yet known or shared. A whole universe also exists in the Malay world, almost exclusively published in a closed circuit in Bahasa. The archaeology of the Amazon, but also that of equatorial Africa, challenges our vision of a primary, hostile and impenetrable forest that man has been developing and exploiting for several millennia. American prehistory aspires to free itself from the weight of the North, and claims a greater anteriority of occupation than that allowed. The question of modern man has long been overshadowed by other research in Africa, and at the same time as material cultures are better defined, chronology is progressing, and new scientific tools are being mobilized, the advent of “modernity” 30,000 years before Europe is becoming an accepted fact. Thus, the history of prehistory is marked by new interests fueled by innovations and the integration of data from “exotic” terrains. New data and openness are the means to write a Prehistory of the world that mobilizes all the prehistories of the worlds.

Are the weights and gaps the result of an atavism? Are they the sign of a long-lasting Western impregnation? The progressive advent of Prehistory in Europe at the same time as the industrial revolution appeared, developed and was exported raises the question of a Prehistory consubstantial with colonialism. Different schools of thought, different practices, some of which were nationalist, colonialist and/or imperialist, have left their mark on prehistory. However, we can also question the relevance of having or not having harmonized practices of Prehistory on the whole globe, even if they are European, insofar as they would allow a coherent and universal deciphering. The reading grid must not be a prison. Similarly, the question of how to deal with the validity or otherwise of ethnographic comparatism intrinsically linked to the primal writing of Prehistory still arises. What is important is to identify the filters and correct the shortcomings due to our practices, but above all to fill in our mutual ignorance.

Keywords: eurocentrism, history of science, archaeology, prehistory, paleontology, paleoanthropology.

INTRODUCTION *SOMETHING ABOUT US (DAFT PUNK)*

L'idée d'aborder ici la préhistoire dans son acception pluridisciplinaire sous le prisme d'une hégémonie occidentale a pour intention première de mieux faire connaître les préhistoires extra-hexagonales à la communauté française. Ce faisant, à l'aune de nos pratiques personnelles de terrain, à la fois préhistoriennes et paléanthropologiques, il nous semble que hiatus, lacunes et absences peuvent résulter du poids de l'histoire des sciences, en particulier d'une hégémonie occidentale. Dans ce registre, nous nous inscrivons dans le sillage de deux volumes des *Nouvelles de l'archéologie*, coordonnés par A. Galitzine-Loumpet, S. Gorshenina et C. Rapin (2011 et 2012), et de l'ouvrage *La Préhistoire des autres*, dirigé par N. Schlanger et A.-C. Taylor (2012), qui faisaient un panorama de la question en traitant la préhistoire comme un objet d'étude sociologique, anthropologique et historique. Nous proposons donc ici des illustrations complémentaires d'une préhistoire reconnue comme différente hors d'Europe dès 1865 par E. Tylor ; nous souhaiterions qu'elles soient prises comme une piqûre de rappel, dix ans plus tard, à l'attention des nouvelles générations. Toutes les pistes ne pourront être citées ici, ni tous les débats repris ou commentés. Nous renverrons à plusieurs reprises aux travaux de A. Schnapp (1988, 1998 et 2012) pour discuter de l'impact de nos appartenances sur l'état des préhistoires pratiquées aujourd'hui dans plusieurs régions du monde. À la recherche d'un équilibre raisonnable, nous prenons pour directive la conclusion de B. Trigger (1984, p. 358) : « It is reasonable to conclude that if archaeology is highly relevant to society,

society has played an important role in shaping archaeology. » Il ne s'agit ni de donner, ni de tirer des leçons, mais de contribuer par une playlist à une réflexion sur le positionnement et les existants d'une préhistoire que nous espérons universelle et universaliste parce qu'elle intègre tous les particularismes.

WALK THIS WAY (AEROSMITH)

Une définition brève de la préhistoire serait l'étude des comportements humains et de leurs histoires par l'examen des restes et des vestiges matériels du passé lointain. L'étude des objets matériels a d'abord été une « pratique antiquaire » complétant des documents écrits sans d'ailleurs être l'apanage de la seule Europe. En effet, la pratique est connue pendant la période Tokugawa, au Japon, la dynastie Song, en Chine, et seulement à la Renaissance italienne, en Europe (Trigger, 1984). A. Schnapp (1988, p. 2) indique que, selon l'avertissement d'un recueil d'antiquités du comte de Caylus datant de 1752 (p. 9) : « Bâtir l'archéologie, c'est reconnaître dans la diversité des traits qui constituent les objets un principe de distinction et un principe d'évolution : aucun objet n'est exactement semblable à un autre, chaque objet trouve sa place dans une série qui évolue plus ou moins rapidement dans l'axe du temps. » Il en découle une première approche typo-chronologique qui reste valide dans l'exploration initiale d'une aire encore inconnue.

Historiquement, la mise en place de fouilles systématiques remplace la tradition antiquaire, mais cette pratique, qui n'est pas en soi nouvelle, constitue également une intention politique ou identitaire. En effet, l'explora-

tion du sol est connue des souverains de Mésopotamie ; elle relève alors d'une volonté politique et religieuse d'exhumer les traces de leurs prédécesseurs et de conforter l'*aura* de leur pouvoir (Schnapp, 2012). L'apparition de l'archéologie se serait ainsi faite selon le modèle de la philologie, les couches archéologiques étant les pages d'un livre (Schnapp, 1998). Quant à la préhistoire, elle s'est construite, en Occident, en empruntant plusieurs traditions ou écoles de pensée déterminées en partie par les institutions qui la portent (Couttenier, 2012 ; Herbelin et Wisniewski, 2012 ; Lorin, 2012). Historiquement, la structuration institutionnelle est passée par la création de sociétés savantes et d'organismes de sauvegarde du patrimoine, puis de services dédiés – au niveau régional ou national –, mais également, pour l'étranger, par la mise en place de missions soutenues par les réseaux diplomatiques (Gorshenina, 2012 ; Kasbarian, 2012). Ce schéma n'est pas un monopole occidental, du moins d'autres se le sont réapproprié. La construction occidentale de la préhistoire a également été fonction du positionnement académique au sein, ou à côté, du champ de l'anthropologie ou bien de celui de l'histoire, sans oublier celui des sciences naturelles, comme le souligne *Dans l'épaisseur du temps*, ouvrage coordonné par A. Hurel et N. Coye (2011). Selon A. Schnapp (1988), dans la première moitié du XIX^e siècle, l'histoire de l'humanité ne se pose pas en termes de race parce que les préhistoriens ont encore à persuader le monde de l'existence d'un humain préhistorique, chacun au sein de sa propre nation. En revanche, ensuite, la construction de la préhistoire est consubstantielle du fait colonial et, au-delà, sous l'influence d'une anthropologie physique racologique quand la paléontologie adopte le darwinisme.

EVERYBODY WANTS TO RULE THE WORLD (TEARS FOR FEARS)

Un volet anthropologique de l'avènement de la préhistoire correspond aux découvertes de Néanderthal, en 1856, et de Cro-Magnon, en 1868. Les fossiles humains furent instrumentalisés par une exacerbation de rivalités nationalistes dans la course au plus ancien Européen. Cela conduira d'ailleurs à l'affaire Piltdown – une découverte annoncée en 1912, mise en doute en 1920 – dont l'issue attendra 1953 (Thomas, 2002). La diffusion de la préhistoire en tant qu'activité est corrélée à l'émergence des États-nations, y compris lors de la décolonisation dans des pays où les économistes pourraient la considérer comme un luxe plutôt inutile (Trigger, 1984). Il est en effet notable que Hô Chi Minh crée un service des fouilles archéologiques deux mois après la proclamation de la République démocratique du Viêt Nam en 1945 (Herbelin et Wisniewski, 2012), que des institutions archéologiques fondées à Jérusalem entre 1910 et 1925 s'activent dans le contexte de l'exploration scientifique de la Palestine (Rosner, 2020) ou bien que l'Union d'Afrique du Sud tente de promouvoir le développement

national de l'archéologie après la libération pour se positionner comme un acteur global (Schlanger, 2019). L'archéologie a joué un rôle dans la construction nationale dans plusieurs endroits du monde, mais en s'emparant de sujets différents. Ainsi, à l'instar des mouvements nationalistes européens antérieurs, les archéologues africains, dans les années 1980, se seraient davantage intéressés aux périodes récentes qu'au Paléolithique pour rester proches des problèmes liés à leur histoire nationale (Posnansky, 1982). Si ce sont les Européens qui ont amorcé la recherche dans les colonies (ou assimilé) et formé les premières générations d'archéologues locaux dans différentes régions (voir Etter, 2011 ; d'Andurain, 2012 ; Herbelin et Wisniewski, 2012 ; Zerbini, 2012), de nombreux gouvernements totalitaires ont jugé utile de contrôler l'interprétation des données préhistoriques. Les travaux orientés de G. Kossinna (1896, 1911 et 1912) ont largement inspiré le régime nazi. Le nom Myanmar, qui signifie « le pays de l'origine de l'humanité » en birman, affirme une revendication « paléoanthropologique », alors que les trouvailles fortuites ou scientifiques, lorsqu'elles étaient issues de fouille, y restaient interdites d'extraction et donc d'analyse jusqu'à il y a quelques années. Plus généralement, l'archéologie nationaliste tend à mettre l'accent sur le passé plus récent plutôt que sur le Paléolithique dans le but d'attirer l'attention sur les réalisations politiques et culturelles des anciennes civilisations ou des autres formes de sociétés complexes prises comme modèles. Selon M.-A. Kaeser (2000, p. 156), c'est « l'apparition du nationalisme qui a stimulé la création même de l'archéologie comme science, et le nationalisme est profondément inscrit dans l'institutionnalisation et le développement de la discipline ». Pour autant, la glorification d'ancêtres dans le discours nationaliste était déjà présente dans des récits mythiques ou héroïques, et la maîtrise du passé n'est qu'un aspect parmi d'autres de la construction des identités nationales.

LE TEMPS DES COLONIES (MICHEL SARDOU)

La construction de la préhistoire est un processus cumulatif qui, en Europe, s'opère en même temps qu'apparaît, se développe et s'exporte la révolution industrielle. Les situations coloniales européennes sont d'autant plus différentes que les nationalismes sont différents. Le printemps des peuples européens repose sur des unifications territoriales en États-nations dont l'ancienneté est inégale. Jusqu'en 1870, l'État français regroupe des communautés encore très différenciées par leurs traditions, leurs langues ou leurs patois ; l'école « universelle », gratuite et obligatoire, prendra en charge la fabrication d'une idéologie inspirée par une continuité nationale historique stéréotypée. Comme l'indique M. Piault (1988), la fabrication de l'espace intérieur français et l'expansionnisme colonial tirent volontiers argument de leurs missions « civilisatrices » et suivent un

schéma assez semblable en Europe. En France, la période correspond à la gouvernance de Charles X, puis à la crise de 1848, au Second Empire et à la III^e République. En proie au nationalisme et au romantisme, cette période est marquée par un élan prétendument civilisateur qui s'exprime par l'envoi de missions militaires et scientifiques – missions Doudart de Lagrée (1823-1868), Garnier (1839-1873) ou Pavie (1879-1895) en Asie du Sud-Est, Foureau-Lamy au Sahara algérien (1898-1900)... – mais également par l'instauration, par les gouvernements successifs, d'une administration coloniale qui délègue la gestion des populations et des ressources à des compagnies commerciales. Les Français ont instrumentalisé les vestiges archéologiques pour valoriser la colonie aux yeux de leurs contemporains comme un enjeu stratégique, politique et économique (Herbelin et Wisniewski, 2012). L'empire est glorifié ; la réalité coloniale est cachée. Il faut attendre les travaux de C. Coquery-Vidrovitch en 1972 pour avoir une lecture du rapport de l'enquête de Savorgnan de Brazza ; celle-ci, menée de 1905 à 1907, pointait les dérives d'une administration laxiste quant aux excès et abus massifs des intérêts privés au Congo.

ALL AROUND THE WORLD (LISA STANSFIELD)

Dès sa forme initiale la préhistoire a été une course aux antiquités entre puissances, et pas seulement occidentales, comme ce fut le cas du « Great Game » en Asie centrale (Gorshenina, 2012) ou en Afrique, avec compétition et rivalités internationales. En 1902, le traité international de Hambourg déterminera même des « concessions » archéologiques entre les différentes « grandes » puissances. L'écriture de la préhistoire se fait donc quand l'Europe conquiert militairement, économiquement et scientifiquement le monde, ce qui génère différentes pratiques marquantes à tendance nationalistes, colonialistes et/ou impérialistes (Trigger, 1984). A. Galitzine-Loumpet et ses coauteurs (2011 et 2012) illustrent la diversité des contextes coloniaux mondiaux et de leurs systèmes d'administration directe ou indirecte des territoires, mais également l'évolution des pratiques archéologiques tant géographiquement que chronologiquement. Dans ce puzzle colonial, des perceptions différentes et l'instrumentalisation du passé autochtone se font sentir aux côtés de processus de sélection et de hiérarchisation des objets d'étude dans le cadre de pratiques orientées de la recherche. La préhistoire a été sous influence, mais savoirs et acteurs ont été hétérogènes (voir Singaravélou, 1999 ; Cherry, 2009 ; Herbelin et Wisniewski, 2012 ; Peleggi, 2016). Les préhistoriens ont joué un rôle important dans le développement du colonialisme et du nationalisme, mais selon des desseins différents, comme l'indique N. Schlanger (2012, p. 43) qui admet que « les colonisateurs, pas plus que les autochtones, ne constituent une entité uniforme à laquelle on pourrait attribuer des intentions ou des dispositions standardisées envers

les indigènes et leurs patrimoines, ou encore au regard de leurs propres conceptions et positionnements identitaires ». Si, selon G. Loumpet (2011), la préhistoire a été un moyen d'appropriation des origines et du passé de l'Afrique par-delà les frontières, la fin officielle de la colonisation n'a pas été une rupture définitive avec les us et coutumes de l'archéologie coloniale. Si, lors de sa construction comme science, la préhistoire, par ses relations aux contextes géopolitiques et sa spécificité, a fait partie du projet colonial, S. Cornelis (2012) demande si elle n'est pas restée un instrument de propagande utile pour justifier la « mission civilisatrice » coloniale (voir Herbelin et Wisniewski, 2012). O. Moro-Abadia (2005) affirme quant à lui que cela est resté le cas au-delà de cette phase de construction.

BROTHERS IN ARMS (DIRE STRAITS)

En s'attachant à la fonction des outils anciens dans un cadre global, J. Lubbock (1865) a posé une première base quant à l'antiquité des peuples de l'âge de Pierre ; il a inventé les termes « Paléolithique » et « Néolithique », rajoutant une dimension au schéma tripartite proposé par C.J. Thomsen dès 1836. Le titre de l'ouvrage de J. Lubbock (1865) inscrit l'analogisme ethnographique comme une propriété intrinsèque de la préhistoire, tout comme le travail de E. Tylor (1865). Dans cet élan primal de la préhistoire, S. Nilsson (1866) compare la culture matérielle préhistorique du Nord scandinave aux cultures sud-américaines contemporaines, et G. de Mortillet associe également une verticalité chronologique d'ici à une horizontalité contemporaine d'ailleurs : « Nous trouvons la plus grande analogie, la plus grande similitude entre civilisation élémentaire des sauvages et la civilisation primitive des temps préhistoriques » (Mortillet, 1867, p. 368). Les sociétés traditionnelles contemporaines sont alors considérées comme un musée vivant habité des survivances des chasseurs-collecteurs préhistoriques d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Cette considération reste celle du sociobiologiste E. Wilson jusque dans la fin des années 1970 (Ladrière, 1988). Les représentations ou les discours des préhistoriens sont donc longtemps restés ceux de l'Europe occidentale, quand les sociétés non occidentales dites « primitives », « premières », « primales » ou « primordiales » étaient appréhendées comme figées dans le temps et n'avaient, semble-t-il, pas de discours alternatif à proposer. Selon N. Schlanger (2012), cela constitue une stratégie de mise à distance fondée sur la négation de l'historicité de l'autre qui serait en quelque sorte atemporel. Une réflexion pluriscalaire telle que celle exposée dans l'ouvrage coordonné par N. Schlanger et A.-C. Taylor (2012) aborde les relations entre l'archéologie et l'anthropologie sociale, mais également les sociétés dans leur environnement, vis-à-vis de leurs objets, entre idéal et matériel. Après L. Freeman (1968), qui rejetait l'analogisme considérant que les Aborigènes n'étaient pas des fossiles sociaux, et L. Bin-

ford (1967 et 1968), qui s'opposait à l'utilisation triviale de ressemblances ethnographiques pour interpréter les données archéologiques, A. Schnapp (1988) avertissait à son tour de la nécessaire distanciation analogique entre Préhistoire d'ici et mode de vie d'ailleurs. Pour autant, en 1994, C. Tilley transfère une cosmologie symbolique et le chamanisme des chasseurs-cueilleurs contemporains aux habitants mésolithiques et néolithiques de Grande-Bretagne. La pratique d'un comparatisme « sauvage » en préhistoire n'est donc pas résolue et, dix ans après, F. Fahlander (2004) fait un bilan critique des problèmes généraux liés à l'utilisation faite des données ethnologiques. Soulignant que les observations anthropologiques sont des constructions subjectives et idéologiques, il précise que des pratiques sociales préhistoriques ne sont plus représentées dans les sociétés historiques ou contemporaines et que, à d'éventuelles très rares exceptions, aucune culture ou entité sociale n'est restée isolée ou vierge, mais est, ou a été, impliquée dans diverses interactions régionales ou mondiales. Quelques débats complémentaires sur le bien-fondé du « primordialisme », qui mobilise les données ethnographiques comme arguments explicatifs pour la préhistoire, ont été produits récemment encore (voir Pargeter *et al.*, 2016). Mais l'histoire du couple ethnologie/préhistoire ne s'arrête pas là. En effet, tout en distinguant hypothèse de travail et faits avérés observés, B. Valentin et ses coauteurs remobilisent la « Middle Range Theory » de L. Binford pour proposer la notion de « paléohistoire » qu'il définit comme « une sorte de palethnographie structurale mesurant des écarts entre modes de vie successifs proches dans le temps » (Valentin *et al.*, 2015, p. 177).

Si la question a été posée de comment l'ethnologie et l'archéologie des sociétés non européennes permettraient de donner des perspectives renouvelées à l'archéologie « occidentale », un point de vue occidental contemporain pourrait désormais considérer que poser cette question est déjà, en soi, une « appropriation culturelle ». De même accuserait-il de « nouvel impérialisme » des aspirations à « la sauvegarde des mémoires et des patrimoines qui prôneraient que les normes et les mesures de gestion du patrimoine archéologique établies en Occident depuis plus d'un siècle puissent s'étendre et bénéficier aussi aux pays en voie de développement », telles que proposées par N. Schlanger et A.-C. Taylor (2012). On peut se convaincre de l'influence de cette nouvelle « ère ambiante » sur la science préhistorique à partir des exemples d'un passé récent. En effet, à l'origine, le modèle européen de préhistoire était évolutionniste et unilinéaire, comme celui de la paléoanthropologie, alors que, à l'instar de l'acception désormais majoritaire d'un modèle paléoanthropologique buissonnant, la préhistoire accepte davantage une évolution des cultures et des civilisations qui suive ce schéma. Là encore, le parallélisme n'est pas forcément pertinent, car l'innovation et le diffusionnisme ne suivent pas les mêmes modalités dans les domaines culturel et biologique, et le dialogue entre paléoanthropologues et préhistoriens reste difficile.

DOWN UNDER (MEN AT WORK) THE FINAL COUNTDOWN (EUROPE)

Dans un premier temps, l'idéal serait de trouver la courbure du miroir qui permette de rectifier l'anamorphose de la préhistoire mondiale. La rectification obtenue ne sera sans doute pas suffisante pour pallier hiatus, lacunes et absences, mais nous pouvons modestement apporter quelques contributions illustrant la façon dont les particularismes régionaux ont d'abord été inconnus, niés ou négligés et finalement décrits et compris au travers du regard de la préhistoire occidentale prise pour guide universel. La coexistence de plusieurs taxons humains n'est plus le seul apanage de l'Europe avec des Néandertaliens et des Modernes. On reconnaît de nouveaux taxons : Denisoviens, humains de Flores et de Luzon en Asie ; *Homo naledi* en Afrique. Le développement des outils chronologiques permet d'envisager qu'ils aient pu se croiser. Les progrès de la génétique nous indiquent que les croisements de certains Néandertaliens ont été plus féconds avec des humains modernes en Europe, mais également avec des Denisoviens et entre des humains modernes et des Denisoviens en Asie (Krause *et al.*, 2010 ; Reich *et al.*, 2010 et 2011 ; Meyer *et al.*, 2014 et 2016). Longtemps éclipsée par la quête d'un « chaînon manquant », sous la forme d'Australopithèques ou de Paranthropes, la recherche portant sur *Homo sapiens* en Afrique de l'Est esquisse un regain d'intérêt en même temps que les cultures matérielles y sont mieux définies, que la chronologie progresse et que de nouveaux outils scientifiques sont mobilisés. L'avènement de la « modernité » en Afrique 30000 ans avant celle de l'Europe devient un fait accepté avec des sites comme Blombos, Klasies River et Sibudu (Vogel, 2001 ; Feathers, 2002 ; Tribolo *et al.*, 2006 ; Jacobs *et al.*, 2008), voire avec certains sites du Maghreb, comme El Mnasra et Dar Es Soltan (Bouzouggar *et al.*, 2018). Cet exemple serait à transposer en Asie, où la présence de l'art semble tout aussi ancienne qu'en Europe, comme le montrent des datations similaires à Maros, en Sulawesi (Aubert *et al.*, 2014), et à Chauvet (Valladas *et al.*, 2005). Ainsi, l'apport de nouvelles données préhistoriques n'entraîne des changements de paradigme qu'après qu'un certain niveau d'acceptabilité ne soit franchi.

Les choix de référentiels de prédilection attachés à différentes régions ou traditions de recherche s'expriment au sein même de l'Europe. Entre Europe occidentale et Proche-Orient, le Paléolithique ancien d'Europe centrale est encore aujourd'hui mal connu ou négligé à cause de son absence relative de biface. **R. Rocca (ce volume)** montre comment les modèles de peuplement de l'Europe établis depuis les années 1980 par les chercheurs occidentaux ont négligé les données d'Europe centrale. Elle illustre comment l'intégration des données de cette aire géographique permet de repenser la géographie culturelle européenne au Paléolithique ancien. Il ne s'agit pas tant de proposer un modèle alternatif qui reprenne les mêmes erreurs en considérant que l'antériorité chronologique

détermine une source de diffusion, mais de constituer le jalon d'un nouvel alphabet pour écrire la diffusion des techniques au Paléolithique en inversant les perspectives.

I. Mesfin et collègues (ce volume) rappellent que la particularité des résultats de la recherche s'évalue par rapport à ce qui a été défini au préalable selon une démarche dynamique et ouverte de construction/déconstruction/reconstruction du savoir scientifique telle qu'elle a été prônée par P. Feyerabend (1988). Ainsi, la réévaluation des corpus lithiques anciens découverts au cours du xx^e siècle en Afrique centrale pose la question du phénomène acheuléen hors d'Europe, où il a été défini initialement. Le masquage d'une complexité, en partie par la nomenclature, de scénarios démographiques possibles sur la façade atlantique de l'Afrique subsaharienne est la conséquence de la « charge mentale » européenne sur la discipline, mais de nouvelles datations des assemblages lithiques ouest-africains et centre-africains augurent d'une nouvelle épistémê grâce à la compréhension de phénomènes locaux.

Une des conséquences de ce type d'ouverture est une remise en perspective de la révolution « néolithique » telle qu'exportée comme une réalité sur tous les continents depuis une construction valide entre Proche-Orient et Europe. K. Sadr (2019) a montré les succès et les échecs du concept de Néolithique en Afrique du Sud. Traitant du pastoralisme, **E. Honoré (ce volume)** propose une réflexion ontologique se focalisant sur ce phénomène réputé mondial qui verrait des limites « révélées » en Afrique, mais pas seulement. Le hiatus entre l'existence d'une culture préhistorique asiatique encore trop méconnue et le modèle normatif universel issu de la trame construite par la recherche occidentale : Paléolithique, Néolithique, âge des Métaux est traité par l'exemple de l'Hoabinhien par **H. Forestier et collègues dans ce volume**. L'Hoabinhien, ombre du végétal, montre un angle mort de la perspective glaciaire et interglaciaire européenne. A. Leroi-Gourhan et J. Poirier (1953) considéraient que « pour l'instant au fond, la forêt n'a pas d'histoire ». Nous savons désormais que l'archéologie amazonienne (Rostain, 2021) ou celle de l'Afrique équatoriale (**Mesfin et al., ce volume**) remettent en cause notre vision d'une forêt primaire, hostile et impénétrable. Pour reprendre la formule de G. Condominas (1957), « l'homme a mangé la forêt » depuis longtemps.

S. Gorshenina (2012) mettait en évidence les spécificités d'une archéologie en situation coloniale en fonction de pratiques diverses au cours du temps dans l'organisation des recherches scientifiques russes, notamment en Asie centrale au tournant des xix^e et xx^e siècles. Après une approche nationaliste à la période tsariste, une archéologie à vocation mondiale a été créée par décret gouvernemental en Union soviétique à partir de 1929, espérant satisfaire le nouvel ordre politique en étudiant la culture matérielle (Trigger, 1984). Le rôle de la police culturelle interne et la volonté d'assimilation y contribuent également (Hamayon, 1990). Cependant, l'archéologie soviétique fut innovante à bien des égards en se préoccupant des modes de vie des sociétés chamaniques, mais éga-

lement en menant des fouilles horizontales minutieuses avec une lecture des changements culturels en termes de développement de systèmes sociaux internes davantage que de diffusion ou de migration. La dualité entre hégémonies et dominations culturelles dans plusieurs territoires, ainsi que l'impact des lacunes liées à une insuffisance d'échanges entre différents mondes, est visible en Asie centrale, en Chine ou en Malaisie. **D. Codeluppi (ce volume)** nous révèle l'univers dynamique de la préhistoire de la Malaisie, riche de très nombreux sites et d'une séquence culturelle de plus d'un million d'années. La connaissance confinée au seul monde malais parce que diffusée en langue nationale bahasa a son équivalent au Viêt Nam dans une recherche archéologique autonome également ignorée car publiée en vietnamien.

UN ÉTÉ FRANÇAIS (INDOCHINE) ?

C. Perlès (2016) illustre l'impact des différents points de vue donnés par une tradition ou une école de pensée à propos du matériel lithique. Avant de s'intéresser aux modalités de transfert d'une tradition de recherche ou d'une autre sur un continent ou un autre, il faut évoquer le fait que la préhistoire native d'Europe n'a pas pris en compte les spécificités des régions extra-européennes étudiées. Le fait que certains peuples aient pu avoir une préhistoire différente a été nié. Il serait plus exact de dire que la préhistoire occidentale a largement oublié ces spécificités, puisque E. Tylor (1865) propose très tôt, à partir d'un corpus préhistorique encore très faible, une préhistoire universelle et universaliste tout en reconnaissant des spécificités extra-européennes, mais avec une hétérochronie de développement des cultures *de facto* liée à une doctrine de la prééminence européenne de son temps. Dans l'esprit de l'article de C. Perlès (2016), et relativement à l'universalisme primal d'E. Tylor (1865), soulignons ici deux traditions occidentales différentes : la tradition anglo-saxonne, encline à la théorisation sur quelques pièces, qui tranche avec la *French touch*, plus qualitative, qui n'arrive pas à théoriser sous des monceaux d'objets. Une autre séquence de l'histoire de la préhistoire, celle de la New Archaeology, dont l'objectif était d'utiliser les données archéologiques pour établir des généralisations universelles sur le comportement humain, a été, selon J.-C. Gardin (1980, p. 178), influencée par « a general tendency in American society to prefer knowledge that has specifically utilitarian applications ». Les généralisations nomothétiques de la New Archaeology doivent sans doute être considérées comme l'expression archéologique de l'impérialisme américain, selon l'analyse de B. Trigger (1984).

Si la préhistoire vise à une compréhension objective du comportement humain, alors cela exige de porter une attention scrupuleuse aux différentes sources, mais également de prendre conscience des raisons qui animent les préhistoriens qui, tous, sont influencés par leur propre culture. Généralement, les travaux français, qui

ne s'inscrivent pas dans un cadre théorique dûment référencé, sont considérés comme produisant un ensemble de données empiriques par les Anglo-Saxons. Théories et modèles sont le pivot de travaux structurés par une démarche hypothético-déductive prônée par les Anglo-Saxons. Pour la préhistoire américaine, des modèles prédictifs de portée générale sont inspirés par des théories issues des sciences biologiques et humaines, et la recherche de modèle interprétatif reste l'enjeu majeur avec pour but de dégager des lois d'évolution de l'humanité des origines à nos jours. L'approche méthodologique française distinguant technique et méthode conduit à une hiérarchisation de la valeur informative des caractères étudiés et prône une recherche des singularités plus que de la variabilité. Comme dans un miroir inversé, entre modalités de recherche et sociologie, la France rationaliste et égalitariste s'opposerait ainsi aux Anglo-Saxons habituellement pragmatiques et élitistes.

Un panorama de l'influence occidentale dans la construction de la préhistoire d'Asie du Sud-Est montre comment à des applications pionnières succèdent une période de lacunes, mais également un retour à une approche antiquaire sous la forme moderne d'une recherche de scoops menée par des Occidentaux (**Zeitoun, ce volume**). Faute de chercheurs, l'espace laissé vacant devient un « Far East » inquiétant. Mais tout n'est pas forcément négatif dans les différents apports occidentaux. Comme l'indique **D. Codeluppi (ce volume)**, en Malaisie, c'est à G. Sieveking (1955) que revient l'introduction de bonnes méthodes de fouille et à T. Harrison (1970), l'apport d'une approche pluridisciplinaire intégrant paléontologie, zoologie, géologie et botaniste. Un des moyens de prendre en compte des préhistoires particulières dans la construction d'une préhistoire mondiale universelle consisterait à utiliser une grille de lecture commune dès lors que celle-ci n'emprisonne pas ! C'est-à-dire, en ayant conscience de la « charge mentale » que représente la relation du pouvoir et du savoir en préhistoire (Shepherd, 2002) et, plus généralement, du fait que la production du savoir est à la fois une expression et un instrument du pouvoir. Comme le dit M. Foucault (1976, p. 100) : « C'est dans le discours que le pouvoir et le savoir se rejoignent. »

Ainsi, mobilisant la technologie lithique qualitative et combinant approche productionnelle et technofonctionnelle de l'école française, **I. Mesfin et collègues (ce volume)** permettent de reconsidérer les collections anciennes décontextualisées. Mettant en évidence l'insuffisance de la typologie classique de l'Earlier Stone Age, elle pointe la nécessité d'étudier les industries anciennes de l'Afrique à une échelle régionale, voire locale, plutôt que continentale. Il en découle des questions sur l'existence, à l'ouest du continent africain, de scénarios spécifiques, tant sur le plan chronologique que technoculturel, constituant une inversion de paradigme. Toujours en mobilisant l'école française de technologie dans une nouvelle vision globale de l'Amérique, **A. Pérez et collègues (ce volume)** présentent les trois modèles des premiers peuplements humains du sous-continent sud-américain à

la lumière des nouvelles données archéologiques, technologiques, paléoenvironnementales et génétiques qui enrichissent notre compréhension des phénomènes techniques et culturels produits entre le Pléistocène récent et le début de l'Holocène. Ce faisant, ils poursuivent vers une proposition de renversement épistémique et s'affranchissent du carcan nord-américain qui prévalait jusqu'alors.

D'autres exemples montrent comment la confluence d'approches occidentales peut contribuer à des abords utiles pour des comparaisons globales et unifiées en préhistoire. Ainsi, après avoir brossé un panorama des influences occidentales de part et d'autre des grands bouleversements sociaux et politiques qui ont marqué la Nouvelle Chine entre 1949 et 1978, **Y. Zhou (ce volume)** illustre l'influence de l'école française de technologie lithique confrontée à l'approche anglo-saxonne sur du matériel chinois. Si le concept de « chaîne opératoire » a été généralement bien accepté par la communauté des lithiciens chinois, il n'en va pas de même pour l'orientation générale des études technologiques « à la française ». À la suite du vif débat scientifique entre approches « quantitatives » et « qualitatives », l'exceptionnel réservoir de sites paléolithiques et l'important vivier de préhistoriens chinois relancent une discussion épistémologique. Sur la base d'un autre exemple d'école française, celui de l'archéothanatologie, **B. Pradier et F. Valentin (ce volume)** illustrent comment la non-prise en compte de cette approche est un facteur limitant pour des interprétations et des comparaisons utiles à l'échelle globale. L'Amérique propose également une préhistoire particulière, parce que son développement est sans doute plus récent qu'ailleurs, isolée, bloquée chronologiquement par une recherche effectuée au nord du continent, mais également écrite à l'encre d'une vision normative qui n'a pas encore eu le temps d'intégrer ses spécificités. Dans le cas particulier du Sistema 7 Venado de Monte Albán, **F. Garcia et collègues (ce volume)** abordent la question de la fabrication d'un cadre périodique et chronologique international et portent un regard critique et constructif sur les enjeux et l'usage de l'outil chronologique dans des contextes culturels non européens. Les périodes sont toujours litigieuses, comme cela a été noté dans une synthèse sur l'âge de la Pierre au sud du fleuve Limpopo il y a quelques années (Thackeray, 1992). Les limites sont floues, y compris en Europe, depuis que l'approche paléohistorique (Valentin, 2008) unifie la période qui va du Tardiglaciaire au début de l'Holocène et rejette la dichotomie Préhistoire/Protohistoire.

Les perceptions d'un passé autochtone ont également influé sur la construction des identités postcoloniales des États-nations au-delà de la perception occidentale du temps (Anderson, 1996). Plus généralement, une conséquence majeure de l'archéologie coloniale sur les peuples indigènes paraît se situer dans une interférence des temporalités en imposant la linéarité d'un temps mesuré (Loumpet, 2011). J. Le Goff (1999) faisait le constat que la principale innovation conceptuelle et méthodologique de la pensée historique récente avait été le remplacement d'une conception unitaire, linéaire et objective, mathéma-

tiquement divisible, du temps. Ainsi, le temps est devenu l'objet d'études empiriques dans les sciences sociales, que ce soit en sociologie, en histoire ou en anthropologie (Delmas et De La Peña, 2019). Sans doute doit-on y ajouter la préhistoire. L'historicisation engage à la fois le chercheur et son rapport à l'objet (Werner et Zimmermann, 2003), et vise donc autant les phénomènes du passé que la manière de les aborder en établissant un lien entre les deux dimensions. L'historicisation des objets et des problématiques ne manquera pas de susciter des conflits entre une logique synchronique et une logique diachronique.

MESSAGE IN A BOTTLE (POLICE)

À la moitié du xx^e siècle, la mise en place de fouilles qui remplacent la tradition antiquaire devient un objectif qui mobilise typologie, technologie et stratigraphie, et l'avènement des sciences positives fait entrer la préhistoire dans le domaine de la science objective (Schnapp, 2012). Scientifique, la préhistoire devient universelle et s'applique en tout lieu, mais, parce que sa construction est cumulative, elle est l'objet de traditions géographiques et académiques. B. Trigger (1984) pose que ses influences et ses pratiques sont nationalistes, colonialistes et/ou impérialistes, et nous avons vu que, à ses débuts et pour longtemps, elle a été consanguine avec une anthropologie largement connotée. De graves dérives ont été observées au cours de son histoire. Même s'il s'agissait ici de contribuer modestement à l'histoire de la préhistoire en proposant une sorte de rapport d'étape éphémère, n'avons-nous pas nous-mêmes, et d'autres auteurs cités, contribué encore à prolonger un discours colonial, comme se le demande S. Cornelis (2012). Les avis divergent. Selon A. Delmas et P. De La Peña (2019), l'histoire de l'archéologie semble être une voie obligée de la décolonisation de la discipline et est plus efficace que de faire table rase. Pour O. Moro-Abadia (2005), en revanche, la préhistoire demeure un instrument de pouvoir. La science n'est sans doute ni autonome ni neutre par rapport à la société dans laquelle elle se réalise et s'exprime, et tant que les référentiels analytiques ne seront pas questionnés en tant que tels, nous serons confrontés à nos *a priori*. Nous devons reconnaître, ici, préhistoriens, participer à une écriture de l'histoire de la préhistoire à destination des préhistoriens. Or, à l'instar d'autres sciences impliquées dans la situation coloniale, la préhistoire ne devrait pas s'enfermer dans des bilans internes qui ne peuvent qu'aboutir au constat de culpabilité (Sibeud, 2004). Pour G. Loumpet (2011), il aurait fallu que la préhistoire soit totalement prise en charge par les nouveaux pays indépendants pour ne plus être marquée du sceau colonial. Comme les sciences sociales, dont les interrogations consécutives à l'effondrement du colonialisme ont affecté la position « occidentale » dominante, la préhistoire est désormais soupçonnée d'impérialisme intellectuel et de stratégies de domination politique (Werner et

Zimmermann, 2003). Dès lors que les communautés de chercheurs locaux ne sont pas constituées, ces positions ne prônent-elles pas un dangereux ultracréditarisme ? La préhistoire ayant été, à l'origine, une invention occidentale et la transmission faite depuis cette source ayant été *de facto* occidentale, comment résoudre le problème ?

En matière d'observation des faits de société et de culture, aucune vision symétrique ne semble possible. En conséquence, la préhistoire ne voit-elle pas également son ambition universaliste affaiblie ? La substitution d'un indigénisme racialiste à un impérialisme colonial raciste ne semble pas être la solution. Une prise en compte de toutes les données qui a conscience de la charge mentale imposée par nos propres cultures devrait permettre une écriture véritablement universaliste de la préhistoire. Ainsi, avec A. Delmas et P. De La Peña (2019), nous prôtons une histoire globale de la préhistoire qui soit attentive à la circulation mondiale des chercheurs, des œuvres et des modèles afin de rendre compte de la logique de production de toutes les connaissances en ayant soin de nous interroger sur l'écart qui existe entre ce que font les préhistoriens et la façon dont la société les perçoit et comprend leurs hypothèses et leurs recherches. Des recompositions intradisciplinaires et de nouveaux positionnements concernant la place de la préhistoire dans la production des savoirs qui touchent directement ses pratiques ont lieu. La mobilisation de ces méthodes touche autant les manières d'aborder les sources et les terrains, et est le catalyseur d'une nouvelle chimie qui peut produire de nouveaux paradigmes. Espérons que cette écriture, après avoir dans un premier temps ébranlé l'unicité et la centralité d'une préhistoire européenne, entraîne la découverte de passés locaux qui contribuent à renforcer un universalisme respectueux des différences.

Remerciements : Nous remercions tous les organisateurs du 29^e Congrès préhistorique de France, et tout particulièrement M. (*good bye*) Nordez et B. Marquebille. Merci à E. David pour sa relecture confocale, à C. Deville et C. Letourneux pour leur vigilance orthographique.

Valéry ZEITOUN

CNRS, UMR 7207

Centre de recherche en paléontologie Paris

Sorbonne Université, campus Jussieu

75252 Paris Cedex 05, France.

valery.zeitoun@sorbonne-universite.fr

Hubert FORESTIER

Muséum national d'histoire naturelle,

UMR 7194

Musée de l'Homme

75116 Paris, France

hubforestier@gmail.com

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON B. (1996) – *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 213 p.
- AUBERT M., BRUMM A., RAMLI M., SUTIKNA T., SAPTOMO E.W., HAKIM B., MORWOOD M., VAN DEN BERGH G., KINSLEY L., DOSSETO A. (2014) – Pleistocene Cave Art from Sulawesi, Indonesia, *Nature*, 514, p. 223-227.
- BINFORD L. (1967) – Smudge Pits and Hide Smoking: The Use of Analogy in Archaeological Reasoning, *American Antiquity*, 32, p.1-12.
- BINFORD L. (1968) – Methodological Considerations of the Archaeological Use of Ethnographic Data, in I. DeVore et R. Lee (dir.), *Man the Hunter*, Aldine, Chicago, p. 268-273.
- BOUZOUGGAR A., HUMPHREY L., BARTON N., PARFITT S., BALZAN L., SCHWENNINGER J.-L., EL HAJRAOUI M., NESPOULET R., BELLO S. (2018) – 90,000 Year-Old Specialized Bone Technology in the Aterian Middle Stone Age of North Africa, *PLoS ONE*, 13, e0202021.
- CHERRY H. (2009) – Digging up the Past: Prehistory and the Weight of the Present in Vietnam, *Journal of Vietnamese Studies*, 4, p. 84-144.
- CONDOMINAS G. (1957) – *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo*, Paris, Mercure de France, 491 p.
- COQUERY-VIDROVITCH C. (1972) – *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires, 1898-1930*, Paris-La Haye, Mouton, 750 p.
- CORNELIS S. (2012) – Archéologie: une discipline coloniale?, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 40-41.
- COUTTENIER M. (2012) – Sociétés scientifiques, musées, universités. L'étude de la Préhistoire du Congo belge (1877-1936), *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 23-27.
- D'ANDURAIN J. (2012) – L'archéologie au service de la nation. Ruptures et continuités, du protectorat marocain à la Syrie mandataire (1912-1923), *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 7-10.
- DELMAS A., DE LA PEÑA P. (2019) – Towards a History of Archaeology from South Africa, *South African Archaeology Society*, 12, p. 1-7.
- ETTER J. (2011) – Archéologie indienne et mouvement migratoire : l'esquisse d'un modèle au début de la période coloniale, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 126, p. 15-18.
- FAHLANDER F. (2004) – Archaeology and Anthropology: Brothers in Arms?, in F. Fahlander et T. Oestigaard (dir.), *Material Culture and Other Things*, Gothenburg, Elanders Gotab, p. 185-211.
- FEATHERS J. (2002) – Luminescence Dating in Less than Ideal Conditions: Case Studies from Klasies River Main Site and Duinefontein, South Africa, *Journal of Archaeological Science*, 29, p. 177-194.
- FEYERABEND P. (1988) – *Contre la méthode — Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil, 352 p.
- FOUCAULT M. (1976) – *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 244 p.
- FREEMAN L. (1968) – A Theoretical Framework for Interpreting Archaeological Materials, in I. DeVore et R. Lee (dir.), *Man the Hunter*, Aldine, Chicago, p. 262-267.
- GALITZINE-LOUMPET A., GORSHENINA S., RAPIN C. (2011) – *Archéologie(s) en situation coloniale*, tome 1 *Paradigmes et situations comparées*, Paris, Errance, 64 p.
- GALITZINE-LOUMPET A., GORSHENINA S., RAPIN C. (2012) – *Archéologie(s) en situation coloniale*, tome 2 *Acteurs, institutions, devenirs*, Paris, Errance, 46 p.
- GARDIN J.-C. (1980) – *Archaeological Constructs*, Cambridge, Cambridge University Press, 214 p.
- GORSHENINA S. (2012) – L'archéologie russe en Asie centrale en situation coloniale : quelques approches, *Études de lettres*, 1-2, p. 183-219.
- HAMAYON R. (1990) – *La chasse à l'âme : esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*, Paris, Klincksieck (Mémoires de la Société d'ethnologie), 880 p.
- HARRISSON T. (1970) – The Prehistory of Borneo, *Asian Perspectives*, 13, p. 17-45.
- HERBELIN C., WISNIEWSKI B. (2012) – Situation coloniale et pratique de l'archéologie en Indochine, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 31-34.
- HUREL A., COYE N. (2011) – *Dans l'épaisseur du temps. Archéologues et géologues inventent la Préhistoire*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle (Archives 15), 442 p.
- JACOBS Z., WINTLE A., DULLER G., ROBERTS R., WADLEY L. (2008) – New Ages for the Post-Howiesons Poort, Late and Final Middle Stone Age at Sibudu, *South African Journal of Archaeological Science*, 35, p. 1790-1807.
- KAESER M.-A. (2000) – Nationalisme et archéologie : quelle histoire ?, *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1, p. 155-163.
- KASBARIAN J.-M. (2012) – Du désir de rayonnement de l'archéologie française à l'étranger à l'alliance scientifique avec les pays partenaires, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 35-40.
- KOSSINNA G. (1896) – Die Vorgeschichtliche Ausbreitung der Germanen in Deutschland, *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 6, 1, p. 1-14.
- KOSSINNA G. (1911) – *Die Herkunft der Germanen: zur Methode der Siedlungsarchäologie*, Wiirzburg, Kabitzsch, 30 p.
- KOSSINNA G. (1912) – *Die Deutsche Vorgeschichte: eine Hervorragend Nationale Wissenschaft*, Wiirzburg, Kabitzsch, 255 p.
- KRAUSE J., FU Q., GOOD J.M., VIOLA, B., SHUNKOV M.V., DEREVIANKO A.P., PÄÄBO S. (2010) – The Complete Mitochondrial DNA Genome of an Unknown Hominin from Southern Siberia, *Nature*, 464, p. 894-897.
- LADRIÈRE P. (1988) – La sociobiologie et le racisme, *Ethnologie française*, 18, p. 177-181.
- LE GOFF J. (1999) – *L'Occident médiéval et le temps*, Paris, Gallimard, 403 p.

- LEROI-GOURHAN A., POIRIER J. (1953) – *Ethnologie de l'Union française : territoires extérieurs*, tome 1 *L'Afrique*, Paris, Presses universitaires de France, 484 p.
- LORIN A. (2012) – L'archéologie au service de la colonisation ? L'école française d'Extrême-Orient (1898) et la conservation d'Angkor (1908), *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 27-31.
- LOUMPET G. (2011) – L'archéologie comme science coloniale en Afrique centrale équatoriale, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 126, p. 7-14.
- LUBBOCK J. (1865) – *Pre-historic Times as Illustrated by Ancient Remains and the Manners and Customs of Modern Savage*, London, Williams & Norgate, 680 p.
- MEYER M., FU Q., AXIMU-PETRI A., GLOCKE I., NICKEL B., ARSUAGA J.-L., MARTINEZ I., GRACIA A., BERMUDEZ DE CASTRO J.-M., CARBONELL E., PÄÄBO S. (2014) – A Mitochondrial Genome Sequence of a Hominin from Sima de Los Huesos, *Nature*, 505, p. 403-406.
- MEYER M., ARSUAGA J.-L., DE FILIPPO C., NAGEL S., PETRI A., NICKEL B., MARYNEZ I., GRACIA A., BERMUDEZ DE CASTRO J.-M., CARBONELL E., VIOLA B., KELSO J., PRÜFER K., PÄÄBO S. (2016) – Nuclear DNA Sequences from the Middle Pleistocene Sima de Los Huesos Hominins, *Nature*, 531, p. 504-507.
- MORO-ABADIA O. (2005) – The History of Archaeology as a “Colonial Discourse”, *Bulletin of the History of Archaeology*, 16, p. 4-17.
- MORTILLET G. (DE) (1867) – Promenades préhistoriques à l'exposition universelle, *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, 3, p. 181-368.
- NILSSON S. (1866) – *Skandinaviska Nordens Ur-invånare. Ett Försök i Komparativa Ethnografien och ett Bidrag till Menniskosläktets Utvecklings Historia*, Stockholm, Norstedt et Söner, 244 p.
- PARGETER J., MACKAY A., MITCHELL P., SHEA J., STEWART B. (2016) – Primordialism and the “Pleistocene San” of Southern Africa, *Antiquity*, 90, p. 1072-1079.
- PELEGGI M. (2016) – Excavating Southeast Asia's Prehistory in the Cold War: American Archaeology in Neocolonial Thailand, *Journal of Social Archaeology*, 16, p. 94-111.
- PERLÈS C. (2016) – La technologie lithique de part et d'autre de l'Atlantique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 116, p. 221-240.
- PIAULT M. (1988) – L'Hexagone, une conquête coloniale ?, *Ethnologie française*, 18, p. 148-152.
- POSNANSKY M. (1982) – African Archaeology Comes of Age, *World Archaeology*, 13, p. 345-58.
- REICH D., GREEN R., KIRCHER M., KRAUSE J., PATTERSON N., DURAND E., VIOLA B., BRIGGS A., STENZEL U., JOHNSON P., MARICIC T., GOOD J., MARQUES-BONET T., ALKAN C., FU Q., MALICK S., LI H., MEYER M., EICHLER E., STONEKING M., RICHARDS M., TALAMO S., SHUNKOV M., DEREVIANKO A., HUBLIN J.-J., KELSO J., SLATKIN M., PÄÄBO S. (2010) – Genetic History of an Archaic Hominin Group from Denisova Cave in Siberia, *Nature*, 468, p. 1053-1060.
- REICH D., PATTERSON N., KIRCHER M., DELFIN F., NANDININI M.R., PUGACH I., KO A.M., KO Y.C., JINAM T. A.A., PHIPPS M.E., SAITOU N., WOLLSTEIN A., KAYSER M., PÄÄBO S., STONEKING M. (2011) – Denisova Admixture and the First Modern Human Dispersals into Southeast Asia and Oceania, *American Journal of Human Genetic*, 89, p. 516-528.
- ROSNER C. (2020) – *Creuser la terre-patrie pour fabriquer la nation : histoire d'une aventure scientifique*, thèse de doctorat, Sciences Po-Institut d'études politiques de Paris, Paris, 427 p.
- ROSTAIN S. (2021) – *La forêt vierge d'Amazonie n'existe pas*, Paris, Le Pommier, 280 p.
- SADR K. (2019) – The Neolithic Concept in South Africa, *South African Archaeology Society*, 12, p. 69-71.
- SCHLANGER N. (2012) – Situations archéologiques, expériences coloniales, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 41-46.
- SCHLANGER N. (2019) – Recomposing Identities: Prehistory and Human Origins from Jan Christiaan Smuts to Thabo Mbeki, *South African Archaeology Society*, 12, p. 22-30.
- SCHLANGER N., TAYLOR A.-C. (2012) – *La préhistoire des autres. Perspectives archéologiques et anthropologiques*, Paris, La Découverte, 380 p.
- SCHNAPP A. (1988) – L'idée de race et l'archéologie, *Ethnologie française, nouvelle série*, 18, p. 182-187.
- SCHNAPP A. (1998) – *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Librairie générale française (Le livre de poche), 546, 511 p.
- SCHNAPP A. (2012) – La crise de l'archéologie, de ses lointaines origines à aujourd'hui, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 3-6.
- SHEPHERD N. (2002) – Heading South, Looking North. Why We Need a Post-Colonial Archaeology, *Archaeological Dialogues*, 9, p. 74-82.
- SIBEUD E. (2004) – Les sciences sociales à l'épreuve de la situation coloniale, *Revue d'histoire des sciences humaines*, 10, p. 3-7.
- SIEVEKING G. (1955) – Excavations at Gua Cha, Kelantan, *Federation Museums Journal New Series, 1954-55*, 1-2, p. 75-143.
- SINGARAVÉLOU P. (1999) – *L'école française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956). Essai d'histoire sociale et politique de la science coloniale*, Paris, L'Harmattan, 382 p.
- THACKERAY A. (1992) – The Middle Stone Age South of the Limpopo River, *Journal of World Prehistory*, 6, p. 385-440.
- THOMAS H. (2002) – *Le mystère de l'homme de Pildown*, Paris, Belin, 286 p.
- THOMSEN C.J. (1836) – *Ledetraad til Nordisk Oldkundskab (Guide to Northern Archaeology* publié en anglais en 1848), 118 p.
- TILLEY C. (1994) – *A Phenomenology of Landscape*, Oxford, Berg, 221 p.
- TRIBOLO C., MERCIER N., SELO M., VALLADAS H., JORON J.L., REYSS J.L., HENSHILWOOD C., SEALY J., YATES R. (2006) – TL Dating of Burnt Lithics from Blombos Cave (South Africa): Further Evidence for the Antiquity of Modern Human Behavior, *Archaeometry*, 48, p. 341-357.

- TRIGGER B. (1984) – Alternative archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist, *Man*, 19, p. 355-370.
- TYLOR E.B. (1865) – *Researches into the Early History of Mankind and the Development of Civilization*, London, Murray, 388 p.
- VALENTIN B. (2008) – *Jalons pour une paléohistoire des derniers chasseurs (XIV^e-VI^e millénaires av. J.-C.)*, Paris, Publications de la Sorbonne (Cahiers archéologiques de Paris 1,1), 325 p.
- VALENTIN B., OLIVE M., VALLA F., AUDOUZE F., BEAUNE S.-A. DE, SOULIER P., CHAMBON P., BODU P. (2015) – Où en est l'ethnologie préhistorique ?, in P. Soulier (dir.), *André Leroi-Gourhan « L'Homme tout simplement »*, Paris, De Boccard (Travaux de la MAE, 20), p. 173-186.
- VALLADAS H., TISNERAT-LABORDE N., CACHIER H., KALTNECKER E., ARNOLD M., OBERLIN C., ÉVIN J., (2005) – Bilan des datations carbone 14 effectuées sur des charbons de bois de la grotte Chauvet, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 102, p. 109-113.
- VOGEL J. (2001) – Radiometric Dates for the Middle Stone Age in South Africa, in P. Tobias, M. Raath, J. Maggi-Cecchi et G. Doyle (dir.), *Humanity from African Naissance to Coming Millennia-Colloquia in Human Biology and Palaeoanthropology*, Florence, Florence University Press, p. 261-268.
- WERNER M., ZIMMERMANN B. (2003) – Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité, *Annales. Histoire et Sciences sociales*, 1, p. 7-36.
- ZERBINI L. (2012) – L'architecture du nord-ouest du Bénin, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 128, p. 16-21.